

mannequin habillé à peu près comme lui et suspendu par une corde à une potence plantée à droite de la place. Un groupe considérable entourait, en poussant d'affreuses clameurs, ce mannequin que le vent faisait balancer.

L'Empereur détourna la tête et se hâta d'entrer dans la maison. Elle était comme toutes les auberges de la Provence, bâtie au milieu d'une cour entourée de murs, avec deux portes, l'une, d'entrée principale, l'autre de sortie, et donnant sur une espèce de ruelle qui aboutissait à la grande route. Le maître de l'auberge, voulant soustraire les voyageurs à la colère du peuple, fit fermer la grande porte et pressa les postillons d'amener les chevaux.

On se hâta d'atteler, et la voiture dans laquelle montèrent Napoléon et le général Koller fut enlevée au galop. Les commissaires étrangers, n'ayant pas voulu déjeuner à Orgon payèrent les apprêts déjà faits, et rejoignirent l'Empereur à Saint-Canat, à l'auberge de la Calade, où il était arrivé quelques instants avant eux.

En entrant dans cette autre auberge, Napoléon et son compagnon de voyage s'étaient approchés de la cheminée.

Le piqueur Amaudru et le domestique du général autrichien se tenait respectueusement à quelques pas en arrière.

Selon ses habitudes de familiarité, Napoléon avait adressé la parole à la sœur de l'aubergiste. Cette femme, disait-on blessée l'année précédente par les gardarmes, en défendant son mari malade que ceux-ci voulaient emmener de force, avait juré de se venger et de porter le premier coup à l'Empereur lorsqu'il viendrait à passer. Ses discours respiraient la haine.

Napoléon l'écoutait tranquillement et ne répondait que par monosyllabes aux questions qu'elle lui adressait, tout en surveillant aux apprêts du déjeuner.

— Vous croyez donc, lui disait-elle, que le tyran va bientôt arriver ?

— Mais... oui...

— Tant mieux !... Je suis toujours pour ce que j'ai dit : il faut le jeter au fond du puits avec des pierres par-dessus. Je ne serai contente que lorsque je l'aurai vu là dedans, ajouta-elle en indiquant du geste le puits

qui était à l'extrémité de la cour. Celui-ci a quarante-cinq pieds de profondeur, il y a des pavés tout autour : je me charge de l'opération, moi !

En parlant ainsi, cette femme tourna la tête et remarqua que la seule personne qui n'eût pas son chapeau à la main était précisément celle à qui elle parlait.

En le voyant si calme devant ses injures, toute sa colère s'évanouit, et ce regard puissant de l'Empereur déchu, qui se reposait doucement sur le sien, réveilla



Je vous ai promis de vous sauver ; je vais tenir parole

en son cœur tout ce que la femme y recèle de généreux :

— Ah ! Sire, pardonnez-moi ! s'écria-t-elle en se précipitant à genoux et en saisissant une de ses mains, je suis malheureuse de vous avoir parlé ainsi ! Et se relevant avec vivacité : ils ne vous toucheront pas tant que je serai vivante ! reprit-elle avec un accent sublime.

Pendant ce temps on frappait à la porte d'entrée, et l'on tâchait de l'enfoncer. La jeune femme regardait Napoléon d'un air égaré :

— Je vous sauverai ! s'écria-t-elle de nouveau.

Puis elle s'élança dans la cour. Le maître de l'auberge eut pour Napoléon les plus grands égards.

Le rassemblement formé quelques heures auparavant autour de l'auberge s'était considérablement accru. Si les portes n'eussent été soigneusement barricadées, cette populace se fût certainement livrée aux plus coupables excès. Quelques-uns des forcenés dont elle se composait tenaient à la main une pièce de cinq francs, à l'effigie de l'Empereur, pour mieux le reconnaître à sa sortie.

Pendant ce temps, comme il avait passé deux nuits sans sommeil, il s'était retiré dans une salle voisine et s'était endormi sur une chaise. Lorsqu'on vint l'avertir que tout était prêt pour le départ, d'affreuses vociférations se firent entendre au dehors. On tâchait de nouveau d'enfoncer la porte d'entrée ; enfin elle allait céder aux efforts de la multitude, lorsque la sœur de l'aubergiste parut tout à coup une hache à la main :

— Je vous ai promis de vous sauver, dit-elle à Napoléon, je vais tenir ma parole ; suivez-moi. Et allant elle-même ouvrir la porte : Arrière ! s'écria-t-elle en brandissant sa hache, et faites place !... Ce sont les commissaires des alliés qui vont embarquer le tyran.

A ces mots, à ce geste, la foule s'ouvrit sans reconnaître Napoléon, qui se jeta dans sa voiture ; le marchepied se leva et les postillons partirent. Les cris : à bas Nicolas ! Mort au tyran ! se firent entendre ; une grêle de pierres brisa les vitres de l'auberge et les glaces de la voiture. Les habitants des environs étaient montés dans les arbres qui hordaient la route pour pouvoir insulter impunément Napoléon sur son passage.

* * *

Le 27, Napoléon partit pour Fréjus, où il retrouva le colonel Campbell, qui s'était chargé de faire entrer dans le petit port de Saint-Rapheau la frégate anglaise *the Undaunted* (l'Indomptable). Il s'embarqua le 28 avril 1814, à sept heures du soir.

Une demi-heure après, le bâtiment levait l'ancre et faisait route pour l'île d'Elbe. Le colonel Campbell fut le seul des commissaires étrangers qui accompagna Napoléon à bord. Avant de monter dans la chaloupe, ce dernier avait remercié affectueusement le comte Schouvaloff, le général Koller et le baron de Truschess.

Ces commissaires avaient juré que l'assassinat ne souillerait pas les pages de leur itinéraire et ils tinrent courageusement parole. Ils en ont été récompensés dignement : en se remettant entre leurs mains à l'Fontaine-bleau, Napoléon avait légué leurs noms à la postérité.